

CHARLES SPURGEON

Une biographie

Arnold Dallimore



EUROPRESSE

L'Angleterre de Spurgeon

Spurgeon naquit en 1834 et mourut à l'âge de 58 ans en 1892. Les conditions de vie de son époque étaient différentes à bien des égards de celles que nous connaissons aujourd'hui. Un bref aperçu nous aidera à mieux comprendre sa vie.

Toutes ces années furent marquées par le règne de la reine Victoria. Son influence en faveur de la moralité, tant au gouvernement que dans la vie courante, fut déterminante. Au cours de son règne, l'empire britannique s'agrandit considérablement et l'économie de la nation prospéra de façon remarquable.

À Londres, chevaux, fiacres et charrettes se multipliaient tellement que la circulation, qu'aucun code de la route ne régissait encore, s'en trouvait souvent paralysée. Le réseau ferroviaire se développait avec régularité mais, bien que l'Angleterre devançât le monde dans ce domaine, les trains étaient lents, les wagons de voyageurs inconfortables et souvent noirs de suie.

On commençait à voir apparaître les premières salles de bain avec eau courante dans les demeures les plus aisées. Chez les pauvres, cela n'existait absolument pas. On se chauffait surtout au charbon et on s'éclairait à l'aide de lampes à pétrole ou à gaz, mais les plus pauvres continuaient à utiliser des bougies.

La médecine avançait à pas de géant. On découvrit l'existence des bactéries ; on mit au point les antiseptiques ; les scientifiques s'aperçurent qu'un réservoir d'eau potable pouvait être contaminé par la trop grande proximité d'un égout, favorisant ainsi la propagation du choléra et autres maladies. La chirurgie avait été pratiquée sans anesthésie jusqu'en 1847, date à laquelle le chloroforme fut découvert, et c'est en 1860 que furent établies les premières bases de la profession d'infirmière, sous l'influence de Florence Nightingale.

L'inégalité entre les classes sociales était grande. La haute société vivait non seulement dans l'opulence mais elle détenait également des privilèges refusés à tous les autres. La bourgeoisie toutefois était en pleine ascendance et les occasions de faire fortune devenaient de plus en plus fréquentes. Mais il restait de très nombreux pauvres accablés par l'ignorance, la maladie et le besoin. Dans les quelques asiles de pauvres où pouvaient se réfugier les plus misérables, les conditions de vie dans ces institutions étaient rendues tellement mauvaises à dessein que les pensionnaires recherchaient à tout prix à se procurer un emploi quelconque pour échapper à une existence aussi sordide. Un grand nombre d'enfants sans abri traînaient dans les rues. La petite délinquance constituait leur seul moyen de se maintenir en vie. Il nous faudra garder ces circonstances à l'esprit lorsque nous verrons Spurgeon développer une maison de retraite, un orphelinat et assurer une éducation gratuite à des enfants et des jeunes gens dans le besoin.

L'Église anglicane était la religion d'Etat, soutenue par le gouvernement qui lui concédait des privilèges. Les confessions non-conformistes (méthodistes, congrégationalistes, baptistes et presbytériens) avaient connu une grande croissance lors du réveil avec Whitefield et les frères Wesley au cours du siècle précédent mais, à l'époque de Spurgeon, une bonne part de cette ferveur s'était évanouie. Un morne formalisme caractérisait en général la vie d'église. En réaction à cela, les assemblées de Frères, avec John Darby, apparurent en 1830 et l'Armée du salut prit naissance en 1870 avec William Booth.

Une des activités religieuses les plus importantes du siècle fut le Mouvement d'Oxford. Sous la conduite de John Newman (devenu plus tard cardinal catholique romain), un grand nombre de gens quitta l'Église anglicane pour revenir à Rome, ce qui influença durablement la vie quotidienne en Angleterre.

D'un bout à l'autre, les prix donnés dans ce livre le sont dans la monnaie anglaise de l'époque. Pour avoir une idée de ce que cela représente pour un autre pays et une autre époque, le lecteur peut prendre comme référence le salaire payé à un ouvrier. Un bon salaire pour un ouvrier qualifié s'élevait à l'époque à environ cent livres sterling par an.

Spurgeon était à beaucoup d'égards un victorien typique. Il y avait beaucoup de bon dans la société autour de lui, ainsi que beaucoup de mauvais. Il se consacra à une tâche écrasante : la proclamation du message de l'Évangile de Jésus-Christ qui transforme les vies. Il en vit la puissance se déployer par la conversion de milliers de personnes.



**LA PRÉPARATION
DE L'HOMME**

1834 - 1854

«La précocité du jeune Charles attirait l'attention de tout son entourage. Les anciens et leurs épouses qui se réunissaient le dimanche soir au foyer de son grand-père s'étonnaient de ce qu'il proposait des sujets de conversation, ainsi que des remarques pertinentes qu'il offrait sur ces sujets. On pouvait remarquer dès sa jeunesse des signes tangibles de cette détermination de caractère et de cette audace de parole qui le rendirent si célèbre par la suite.»

Robert Shindler,

From the usher's desk to the Tabernacle pulpit, 1892

1

L'enfant et les livres

«Je préfère descendre de quelqu'un qui souffrit pour la foi, qu'avoir dans mes veines le sang de tous les empereurs du monde.» Spurgeon voulait dire par là que son ascendance de vaillants seigneurs normands comptait moins dans son héritage que celle de ses ancêtres protestants qui, au dix-septième siècle, avaient fui les persécutions catholiques en Europe pour se réfugier en Angleterre.

Un de ses ancêtres, Job Spurgeon, «eut à souffrir tant dans sa bourse qu'en sa personne pour le témoignage d'une bonne conscience». Job, avec trois autres hommes, fut emprisonné pour avoir assisté à une réunion non-conformiste - c'est-à-dire une assemblée de gens refusant de se conformer aux doctrines

et pratiques de l'Église anglicane. Il passa en prison un hiver que «caractérisa un froid extrême». Tous trois gisaient sur la paille. Job Spurgeon était si faible qu'il ne pouvait pas rester allongé mais devait sans cesse se maintenir dans une position relevée.

Charles Spurgeon déclarait : «Si je remonte quatre générations en arrière, je vois que Dieu a pris plaisir à entendre les prières du père de mon grand-père qui ne cessait de supplier Dieu pour que ses enfants puissent vivre devant sa face jusqu'à la dernière génération ; et Dieu a pris plaisir à les amener les uns après les autres à aimer et craindre son nom.» Dans la famille de Charles Spurgeon, le fait de défendre ses principes, quel qu'en soit le prix, tenait une place primordiale.

Il naquit le 19 juin 1834 à Kelvedon (Essex). À quatorze mois, on l'emmena chez ses grands-parents paternels, dans le village reculé de Stambourne, où il vécut les cinq années suivantes. Sa mère n'avait que dix-neuf ans à sa naissance et l'arrivée d'un autre bébé l'année suivante fut sans doute la raison de ce déplacement.

Son grand-père, le pasteur James Spurgeon, s'occupait depuis vingt-cinq ans de l'église congrégationaliste de Stambourne. Il sortait du collège Hoxton de Londres et possédait une connaissance profonde des Écritures et des écrits des Puritains. Il avait une voix forte, mais particulièrement agréable et très expressive. Il prêchait des messages sincères et puissants. Une note d'humour émaillait souvent son langage, tant en chaire que dans sa conversation privée. L'église comptait une assemblée nombreuse pour ce petit village. La constatation suivante de la part d'un de ses paroissiens traduisait sans aucun doute le sentiment général à la fin de ses sermons : «Je pourrais prendre mon vol comme les aigles après avoir été nourri d'une telle nourriture céleste.» Ses paroissiens

l'aimaient, ainsi que ceux qui fréquentaient l'église anglicane de Stambourne, et il n'avait pas le moindre désir de s'en aller dans une plus grande ville.

La grand-mère, Sarah, était une épouse remarquable pour son mari. Une seule appréciation nous est parvenue à son sujet : «C'était une chère âme, bonne et bienveillante.» Le foyer vivait heureux, sans connaître de querelles.

Anne, la plus jeune fille de James et Sarah, âgée de dix-huit ans, habitait encore chez ses parents. La présence du petit Charles à la maison lui procurait un grand plaisir et il devint l'objet particulier de son amour et de ses soins. Elle s'occupa de lui dès le début, lui apprit à marcher, à parler et, très gaie de nature, elle se livra avec son petit protégé à toutes sortes de jeux turbulents. Chrétienne sincère, elle recherchait aussi le bien-être spirituel du petit, qu'elle édifiait par sa vie consacrée et son exemple quotidien.

Les Spurgeon vivaient dans un presbytère qui avait été une gentilhommière à l'origine. La demeure avait presque deux cents ans et, quoique les murs et les planchers quelque peu de guingois trahissaient son âge, elle n'en était pas moins une maison confortable.

La porte d'entrée donnait sur un vaste hall où trônait une immense cheminée surplombée par un grand tableau représentant David et Goliath. Il y avait là aussi un cheval de bois - «le seul cheval, dira Charles plus tard, que j'aie jamais pris plaisir à monter.» Un escalier en colimaçon conduisait aux chambres du haut. L'enfant dormait dans une jolie chambre à la tapisserie de style indien et au lit à baldaquin d'où il pouvait entendre les oiseaux faire leurs nids sous le toit, tout près de lui.

À l'arrière et sur le côté de la maison se trouvait un jardin bien entretenu, rempli de fleurs et de fruits, longé par une allée herbeuse

et ombragée. Le grand-père de Charles venait souvent y méditer pour préparer les sermons du dimanche. Par la suite, Charles se révélera très attaché aux jardins et il utilisera fréquemment des illustrations empruntées à la flore.

La chapelle se situait juste à côté du presbytère. Selon la tradition puritaine, elle était dénuée de tout ornement mais avait une chaire haut-placée surplombée par un énorme abat-voix que Charles, quand il venait à l'église, imaginait se décrochant et tombant sur la tête de son grand-père.

Sur un mur latéral près de la chaire, se trouvait une caractéristique unique en son genre : deux grandes portes extérieures livraient passage à une voiture dételée transportant une malade. Cela permettait à l'invalidé d'être bien placée pour entendre.

Le jeune Charles avait le privilège de passer beaucoup de temps avec son grand-père. James Spurgeon se caractérisait par une absence totale de prétention et, malgré sa soixantaine, il y avait encore en lui beaucoup de jeunesse. C'est peut-être pour cette raison qu'il s'attachait tant au jeune garçon ; ou bien peut-être discernait-il déjà ses qualités exceptionnelles et voulait-il lui servir de guide. Même lorsque ses paroissiens demandaient à leur pasteur de les conseiller dans leurs problèmes et de prier avec eux, il gardait souvent l'enfant à ses côtés. Et lorsqu'il y avait une réunion avec d'autres pasteurs pour discuter des questions théologiques, Charles restait, écoutant avec attention et cherchant à comprendre de son mieux. C'est ainsi qu'il fut introduit très tôt à la réflexion théologique.

La vie au foyer des Spurgeon s'organisait autour des Écritures. Non seulement lisait-on la Bible, mais aussi on y croyait, sans entretenir aucun doute quant à son inerrance. De même, on priait avec cette pleine certitude que Dieu entend et répond selon

sa volonté souveraine. Les critères bibliques étaient acceptés avec joie et on repoussait promptement toute malhonnêteté ou malice. La famille vivait une vie sérieuse, qu'agrémentaient l'humour et le bonheur : «La piété avec le contentement [qui] est un grand gain» caractérisaient le travail et les loisirs des Spurgeon, tant jeunes que moins jeunes.

Charles était encore enfant lorsqu'il s'éveilla au monde des livres. Une des chambres du presbytère conduisait à une petite pièce obscure (obscur parce que la fenêtre y avait été condamnée pour échapper à l'abominable «impôt sur les fenêtres»). Cette pièce renfermait une vieille bibliothèque remplie d'ouvrages des Puritains. Il semble que Charles n'avait pas plus de trois ans lorsqu'il commença à prendre des livres pour les sortir à la lumière et regarder les illustrations. Il nous est dit que : «Tout petit enfant, avant que ses lèvres n'aient encore prononcé un mot articulé, il restait assis patiemment pendant des heures, et s'amusait avec un livre d'images.»

C'est à ce très jeune âge qu'il découvrit les illustrations du *Voyage du Pèlerin* de Bunyan. «Lorsque je vis pour la première fois une illustration de Chrétien portant son fardeau sur le dos, je fus tellement ému de sympathie pour ce pauvre homme, que je sautai presque de joie lorsque, après l'avoir porté si longtemps, il en fut enfin débarrassé.» Il fit aussi la connaissance d'autres personnages de Bunyan - Docile, Fidèle et Bavard, par exemple - et il apprit leurs traits de caractère principaux.

Il s'intéressa beaucoup aussi au Martyrologue de Foxe.¹ Il restait assis pendant des heures à contempler ces images de protestants envoyés au bûcher sous le règne de Marie (dite la Sanglante), et les souffrances endurées par ces hommes impressionnèrent durablement son esprit.

Mais Charles ne se contentait pas de regarder les images. Il était très jeune lorsqu'il commença à lire. Anne, sa tante, lui apprit à la maison et on l'envoya aussi, dit-il, «à une école maternelle», dirigée par la vieille Madame Burleigh. On le voit donc, à l'âge de cinq ou six ans, lire en privé, ainsi qu'en public lors du culte familial. Un de ses contemporains écrit : «Même à l'âge de six ans, où beaucoup d'enfants ne peuvent épeler que les mots d'une syllabe, il était capable de lire avec une ponctuation et une intonation vraiment merveilleuses chez un enfant si jeune.»

Au cours de ses jeunes années, Charles apprit aussi beaucoup sur la vie. Plus tard, il inventa un personnage qu'il appela «Jean Laboureur». Il fit de lui le héros de nombreuses histoires, dont chacune contenait un enseignement moral. «Jean Laboureur» ressemblait à la fois à son grand-père et à un fermier dont il avait fait la connaissance à cette époque à Stambourne.

Encore jeune garçon, Charles démontra une grande force de caractère. En apprenant que la conduite d'un des membres de l'église, qui s'était mis à fréquenter assidûment la taverne locale, attristait son grand-père, il y entra résolument et affronta cet homme. Ce dernier, un certain Thomas Roads, raconta l'événement de la façon suivante : «Quand je pense qu'un vieil homme comme moi a pu être remis à sa place par un petit bonhomme comme ça ! Figurez-vous que le voilà qui pointe son doigt vers moi et me dit : Que fais-tu ici, Élie ? Assis avec les impies ! Toi qui es membre d'une église et qui brises le cœur de ton pasteur. J'ai honte pour toi ! Moi, je ne voudrais pas briser le cœur de mon pasteur, c'est sûr. Et là-dessus, il s'en va... Je savais que c'était entièrement vrai et que j'étais coupable ; alors j'ai rangé ma pipe, je n'ai pas touché à ma bière, mais j'ai couru vers un lieu solitaire pour me jeter aux pieds du Seigneur, confesser mon péché et implorer son pardon.»

Le rétablissement de Thomas Roads s'avéra réel et durable, et il devint un ouvrier zélé dans l'œuvre du Seigneur. Si jeune encore, Charles manifestait ce sens de la justice et cette opposition radicale à tout ce qu'il considérait comme étant mal, choses qui le caractériseront tout au long de sa vie.

Après avoir passé cinq ans à Stambourne, Charles revint chez ses parents. Ces années de petite enfance chez ses grand-parents s'étaient merveilleusement bien passées et il ne manqua pas de retourner les voir pendant plusieurs étés de suite.

Ses parents, John et Eliza Spurgeon, avaient maintenant déménagé pour s'installer à Colchester. John était employé chez un marchand de charbon. Il faisait aussi office de pasteur dans une église congrégationaliste à Tollesbury, un village situé à une quinzaine de kilomètres. Il s'y rendait tous les dimanches à cheval ou en voiture. Ces deux tâches requéraient de sa part un grand engagement, accaparant le temps qu'il aurait aimé passer avec sa femme et ses enfants. Il était bon prédicateur et possédait une voix d'une qualité exceptionnelle, sans avoir toutefois la puissance de prédication de son père.

Il y avait maintenant trois autres enfants au foyer : un garçon, James Archer (le cadet de Charles de presque trois ans), ainsi que deux petites sœurs plus jeunes encore, Eliza et Emily. Charles devint bien vite leur chef, non seulement par raison d'aînesse, mais aussi parce qu'il possédait de grandes qualités faisant de lui un meneur.

Son père le trouva un jour entraînant les autres à jouer à l'église. Debout sur un râtelier à foin, il faisait semblant de prêcher, ayant fait asseoir les autres sur des bottes de foin en face de lui, pour qu'ils écoutent le sermon. Une autre fois, les deux frères jouaient avec des petits bateaux dans un ruisseau. Charles

avait appelé le sien *Le Fulminant*, parce qu'il voulait donner une impression de courage et de victoire.

À cette époque, l'éducation gratuite n'existait pas et un grand nombre d'enfants restait illettré. Les écoles étaient des entreprises privées et les parents payaient la scolarité de leurs enfants. John Spurgeon voulait que ses garçons reçoivent la meilleure éducation qu'il puisse leur offrir. Il envoya donc Charles à l'école dès son arrivée à Colchester. Il s'agissait d'une petite école dirigée par une Dame Cook, et le garçon s'avéra un excellent élève. Il devint évident, à mesure que le temps passait, qu'il avait un bien plus grand désir pour apprendre que pour jouer. Son père déclara : «Charles était un enfant en bonne santé, pourvu d'une bonne constitution, affectueux et très studieux. Il passait tout son temps à lire, jamais à jardiner ou à s'occuper de pigeons comme les autres garçons. Les livres, encore les livres, toujours les livres ! Si sa mère voulait l'emmener avec elle en promenade, elle le trouvait à coup sûr dans mon bureau, absorbé dans un livre. Intelligent et doué dans presque tous les sujets, il avait une grande faculté d'assimilation.»

L'intérêt des parents de Charles pour les progrès scolaires des enfants venait cependant après leur souci pour leur bien-être spirituel. Le père était tellement occupé que la tâche de les élever incombait en grande partie à la mère. C'était une femme exceptionnellement consacrée à Dieu, pleine de grâce. Son fils James disait d'elle : «Elle fut à l'origine de toute la grandeur et de toute la bonté qu'aucun d'entre nous ait jamais pu goûter.» Charles se souvenait d'elle avec une profonde affection et gratitude. Il raconte comment elle lisait les Écritures à ses enfants, les suppliant de prendre en considération le bien-être de leur âme. «Je ne saurais dire combien je dois aux paroles solennelles de ma bonne mère. Je me souviens de l'entendre prier une fois de la sorte : «Mainte-

nant, Seigneur, si mes enfants persistent dans leur péché, ce ne sera pas par ignorance de leur perdition ; mon âme devra porter contre eux un prompt témoignage au jour du Jugement, s'ils ne se saisissent pas de Christ.»

Cette pensée de ma mère portant un prompt témoignage contre moi me transperça la conscience. Comment oublierais-je le jour où, pliant le genou et les bras autour de mon cou, elle pria ainsi : «Oh, que mon fils vive devant toi !»

Il parle aussi du jour où son père, se rendant à l'église pour le culte, commença à s'accuser de négliger sa famille. Il fit demi-tour et retourna chez lui. N'ayant trouvé personne au rez-de-chaussée, il monta au premier étage et là, il entendit une prière. «Il s'aperçut, dit Charles, qu'il s'agissait de son épouse plaidant avec Dieu avec une grande insistance pour le salut de tous ses enfants. Elle priait tout spécialement pour Charles, son fils aîné, dont la volonté était tellement inflexible. Mon père sentit qu'il pouvait aller tranquillement s'occuper des affaires de son Maître, pendant que sa chère femme prenait un si grand soin des intérêts spirituels des garçons et des filles à la maison.»

L'intérêt que Charles avait trouvé chez son grand-père à la lecture de Foxe, Bunyan et d'autres écrivains du même genre, se développa tandis qu'il étudiait dans le bureau de son père. Il se familiarisa avec plusieurs des grands auteurs puritains et leurs convictions doctrinales. De plus, il lui était également possible d'assister, à Colchester, à de solides discussions théologiques, car on lui permettait d'assister aux entretiens que son père et d'autres pasteurs tenaient sur différents sujets bibliques.

Il déclara plus tard : «Je peux témoigner que les enfants sont capables de comprendre les Écritures ; je suis sûr en effet qu'enfant, j'aurais pu débattre sur plus d'un sujet théologique controversé,

ayant entendu énoncer librement les deux côtés de la discussion dans le petit cercle des amis de mon père.»

D'autre part, en plus de tous les ouvrages théologiques que possédait son père, Charles avait aussi à sa disposition tous ceux de son grand-père, qu'il pouvait consulter lors de ses séjours d'été à Stambourne. Il parle de cette chambre obscure : «J'allais y chercher ces vieux auteurs. Je n'étais jamais aussi heureux qu'en leur compagnie.» Il est certain qu'à l'âge de neuf ou dix ans, il lisait et comprenait en partie des auteurs aussi remarquables que John Owen, Richard Sibbes, John Flavel et Matthew Henry.² Il pouvait déjà saisir en grande partie leur raisonnement théologique et débattait pour lui-même du pour ou du contre de telle ou telle doctrine.

Encore tout enfant, Charles fit l'objet d'une étonnante prophétie au cours d'un été à Stambourne. Son grand-père fit venir à l'église un ancien missionnaire, Richard Knill, pour tenir des réunions d'évangélisation. Après avoir passé de nombreuses années en Inde, puis en Russie, Knill servait alors le Seigneur en Angleterre. Il se prit d'une grande affection pour le jeune Charles et s'aperçut vite de ses capacités intellectuelles exceptionnelles, ainsi que de l'étonnante clarté de son langage. Par exemple, Charles lisait chaque jour les Écritures lors du culte familial. Knill confia à ce sujet : «J'ai déjà entendu de vieux et de jeunes pasteurs lire bien, mais jamais je n'ai entendu un petit garçon qui lisait avec tant d'aisance.»

Jour après jour, le missionnaire parlait avec Charles de son âme et priaït avec lui avec le plus grand sérieux. Il pensait que l'enfant deviendrait très certainement un serviteur de Dieu et, en partant, la famille étant rassemblée autour de lui, il prit Charles sur ses genoux et déclara : «Cet enfant prêchera un jour l'Évangile, et

il le prêchera à de grandes foules. Je suis persuadé qu'il le prêchera dans le temple de Rowland Hill.»

Ce temple était alors un des plus grands d'Angleterre et, des années plus tard, Charles prêcha effectivement à cet endroit. Mais, quand cette prophétie lui fut donnée, il en ressentit l'effet et dit : «J'attendais le moment où je devrais prêcher la Parole, mais je ressentais avec force qu'aucun inconverti ne pouvait entrer dans le ministère ; cela me rendait d'autant plus ardent à rechercher le salut.»

À l'âge de dix ans, Charles changea pour une autre école de Colchester, appelée Stockwell House, d'un niveau académique plus élevé que la normale. Un de ses camarades de classe raconta plus tard : «M. Leeding était notre professeur de lettres classiques et de mathématiques. Il enseignait de façon très complète et avait en Charles Spurgeon un élève à l'esprit tout à fait réceptif, spécialement pour le latin et la géométrie euclidienne, deux sujets dans lesquels il était particulièrement en avance.»

Charles resta dans cette école quatre années pendant lesquelles il acquit une grande discipline mentale, ainsi que beaucoup de connaissances. Il tenait toujours la tête de sa classe, sauf durant une semaine ou deux un certain hiver. Il se rendit compte en effet, qu'en obtenant des résultats médiocres, il pouvait avoir une place tout à côté du poêle. L'instituteur découvrit bien vite ce stratagème et s'arrangea pour placer les premiers de la classe le plus près du poêle. Charles fit alors de rapides progrès pour regagner sa position privilégiée.

À l'âge de quatorze ans, ses parents le firent entrer au collège agricole St-Augustin, dans la ville de Maidstone, au sud-est de Londres. La présence de son frère James dans la même école adoucit l'épreuve de l'éloignement du foyer familial. De plus, le

directeur de l'école étant un de leurs oncles, les deux garçons prirent pension chez lui.

Au cours de l'année qu'il passa là, Charles eut deux fois l'occasion de manifester son audace naturelle. La première fois fut au cours d'une conversation avec le pasteur anglican qui venait régulièrement donner des cours d'instruction religieuse à l'école. Celui-ci l'entraîna dans une discussion sur le baptême, et Charles lui répondit en exprimant, avec beaucoup d'assurance, une opinion bien différente de celle du clergyman.

La seconde fois, il se permit de corriger une erreur que son oncle avait faite en mathématiques, ce qui lui valut d'être puni : il dut sortir avec ses livres (il faisait beau), et aller étudier sous un chêne près de la rivière. Son oncle reconnut pourtant ses capacités en mathématiques. Il lui permit de faire une série de calculs qui se révélèrent si utiles, qu'une compagnie d'assurance londonienne s'en servit pendant plus d'un demi-siècle.

Charles parvint ainsi à l'âge de quinze ans. Il était doué d'une grande sensibilité, sans être taciturne pour cela. Il ne craignait personne. Bon garçon, droit et juste, il possédait une imagination vive et une mémoire exceptionnelle. Il avait une culture livresque tout bonnement inouïe pour son âge, particulièrement riche dans le domaine des théologiens puritains, ses auteurs favoris.

Son frère James le connaissait sans doute mieux que personne : «Charles ne faisait qu'étudier. Quand je m'occupais de lapins, de poulets, de cochons et d'un cheval, lui se plongeait dans les livres. Tandis que je me mêlais un peu à tout ce qui peut intéresser les garçons, il se rivait aux livres et rien n'aurait pu l'empêcher d'étudier. Mais bien qu'il ne s'intéressât pas aux autres activités, il aurait pu en parler en détail, car il lisait sur tous les sujets avec une mémoire aussi tenace qu'un vice et aussi remplie qu'un grenier.»

Notes :

1. Récits de persécutions soutenues par les chrétiens protestants d'Europe. Cet ouvrage constitua pendant plusieurs siècles la lecture familiale du dimanche après-midi dans les foyers protestants.

2. Pasteurs, théologiens et écrivains puritains du 17^e siècle. Le conseil d'un pasteur expérimenté à des étudiants en théologie montre l'érudition et la profondeur de ces auteurs : «Lisez Owen chaque jour, disait-il, pendant une heure ou vingt pages - ce qui arrive en premier.»



*Charles Spurgeon ne resta que dix mois là où il naquit,
le village de Kelvedon, dans le comté de l'Essex.*



*Le vieux presbytère et la chapelle, à Stambourne. C'est là que James Spurgeon fut pasteur
pendant plus d'un demi siècle, et où son petit-fils passa une bonne partie de son enfance.*



*John Spurgeon, le père de Charles,
pasteur pendant seize années près de Colchester*

«Celui dont l'expérience spirituelle s'assaisonne de part en part d'un sens amer et profond du péché possède un grand trésor. Il déteste cela quand il le boit, mais cette expérience devient ensuite extrêmement salutaire au plus profond de lui pour toute la vie à venir.

«Il est possible, en cette période de grande évangélisation, que la piété superficielle d'aujourd'hui soit due à la trop grande facilité avec laquelle on atteint la paix et la joie. Nous ne voulons pas porter de jugement sur les convertis de l'époque actuelle. Nous préférons cependant, sans aucun doute, cette forme d'exercice spirituel qui fait passer l'âme par les larmes de la croix et lui expose sa noirceur avant de lui donner l'assurance d'être «blanche comme la neige».

«Trop de gens prennent le péché, et donc le Sauveur, à la légère. Celui qui, coupable et condamné, s'est tenu devant son Dieu avec la corde autour du cou, pleurera de joie quand il recevra grâce ; il haïra le mal qui lui a été pardonné et vivra pour honorer le Rédempteur dont le sang l'a purifié.»

Charles Spurgeon,
Autobiographie, 1890

2

Par une terrible conviction vers une glorieuse conversion

Après l'été de 1849, Charles changea encore une fois d'école et alla cette fois-ci dans la ville de Newmarket. Bien qu'il ait à peine plus de quinze ans, il n'y venait pas seulement en qualité d'étudiant, mais aussi comme enseignant à temps partiel - ce qu'on appelait alors un «assistant» ou un «répétiteur».

Il trouverait bientôt sur son chemin cette grande expérience de transformation qu'allait être sa conversion. Cet événement, dont les prédicateurs, les livres et les revues parlent souvent, fait depuis longtemps partie des annales du christianisme évangélique. Cette expérience succéda à une longue et amère conviction de péché et à un ardent désir pour le salut, choses auxquelles on

ne fait généralement pas allusion. Spurgeon considérait pourtant cet aspect de son expérience comme tellement important qu'il en parlait souvent dans sa prédication et lui consacra un chapitre entier de son autobiographie.

Qui plus est, ce maître de l'art de la description semble manquer de mots pour relater avec assez de sévérité l'agonie qu'il endura. «J'aimerais mieux, dit-il, devoir supporter la maladie la plus douloureuse pendant sept ans que refaire la découverte terrible du mal du péché.»

Cette expérience amère commença alors qu'il était encore très jeune. Comme nous l'avons vu, il n'avait que trois ans lorsqu'il s'amusait à regarder les images du Pèlerin de Bunyan portant le fardeau sur son dos. Avant longtemps, il comprit qu'il s'agissait d'un fardeau de péché. Ayant appris à lire, il passait son temps surtout avec la Bible et les ouvrages de quelques grands auteurs puritains. Il écouta avec beaucoup d'attention un grand nombre de débats théologiques et, vers l'âge de dix ans, il avait acquis une connaissance remarquable de la doctrine chrétienne. Garçon honnête et droit, il avait cependant saisi ce qu'est le péché aux yeux de Dieu. Il savait que, tout comme Chrétien, il portait cet horrible fardeau sur le dos et ne pouvait s'en débarrasser par lui-même.

Au cours de l'un de ses séjours chez son grand-père, on lut un jour le passage de l'Écriture qui parlait de «l'abîme» (le puits sans fond dans la version anglaise) et Charles avait interrompu la lecture pour demander comment il pouvait exister un endroit «sans fond». Le grand-père donna une réponse, mais l'enfant n'en fut pas satisfait. À partir de ce moment-là, se fixa dans son esprit la certitude qu'une personne non-justifiée pouvait s'écarter éternellement toujours plus loin de Dieu et de tout ce qui est juste et bon.

Quoiqu'il sût aussi bien que n'importe qui que «Christ est mort pour nos péchés», il ne voyait aucune application de cette vérité à lui-même. Il essayait de prier mais, dit-il : «La seule phrase complète que je pouvais prononcer était : Dieu, sois apaisé envers moi, qui suis un pécheur ! La splendeur accablante de sa majesté, la grandeur de sa puissance, la sévérité de sa justice, le caractère immaculé de sa sainteté et toute sa terrible grandeur - tout écrasait mon âme et je tombais dans un grand abattement d'esprit.»

Malgré tous ses efforts, sa conviction ne fit qu'augmenter. Il raconte comment, pendant ces quelques années d'adolescence, les exigences universelles de la loi de Dieu exerçaient sans cesse une pression sur sa conscience. «Où que j'aille, dit-il, elle avait une exigence sur mes pensées, mes paroles, mes mouvements et mon repos.» Au milieu de ses combats pour s'affranchir de cette terrible prise de conscience, il se trouva face à face avec une autre vérité : la spiritualité de la loi. Quoiqu'il n'eût jamais commis les péchés de la chair, il sentait qu'il en était coupable dans l'esprit : «Comment pouvais-je espérer me soustraire à une telle loi, qui m'environnait de toutes parts d'une atmosphère d'où je ne pouvais d'aucune façon m'échapper ?», confia-t-il.

Il lui arrivait souvent, en se réveillant d'une nuit agitée, de se plonger dans des livres tels que *Exhortations aux pécheurs inconvertis*, de Joseph Alleine ou *Appels aux inconvertis* de Richard Baxter, mais ces œuvres, d'une si grande utilité pour d'autres, ne faisaient que confirmer ce qu'il savait déjà – sa perte et son besoin de salut. Ces livres ne lui laissaient que l'âpre désir de découvrir comment recevoir ce grand salut. Il continua ainsi à chercher et à souffrir.

Dans ces circonstances, bien qu'il eût rarement entendu et encore moins prononcé de blasphème, toutes sortes de malédictions contre Dieu et les hommes se mirent à assaillir son esprit.

Cela l'amena à être tenté sévèrement de nier jusqu'à l'existence de Dieu, à se déclarer «libre penseur» et pratiquement athée. Il s'efforça même de douter de sa propre existence, mais toutes ces tentatives s'avéraient vaines.

Il se dit finalement : «Il faut que je ressente, que je fasse quelque chose.» Il aurait voulu pouvoir offrir son dos au fouet ou entreprendre quelque pèlerinage difficile, si de tels efforts avaient pu le conduire au salut. Il confia plus tard : «La chose la plus simple de toutes - croire en Christ crucifié, recevoir son salut parfait, n'être rien et le laisser être tout, ne rien faire mais se confier en ce qu'il a fait - je ne pouvais pas me l'approprier.»

Cette recherche douloureuse continua au cours de ses années d'école, aussi bien à Colchester qu'à Maidstone. Elle s'intensifia même pendant son séjour à Newmarket. Comme nous l'avons vu, son travail scolaire continuait d'exceller, mais son angoisse intérieure était très grande. Contemplant cette expérience terrible, il dira plus tard : «J'aurais préféré à cette époque être une grenouille ou un crapaud plutôt qu'un homme. J'estimais même la créature la plus basse meilleure que moi, car j'avais péché contre le Dieu tout-puissant.»

Une fois à Newmarket il commença à assister au culte, d'abord dans une église, puis dans une autre, dans l'espoir d'entendre quelque chose qui l'aiderait à se décharger de son fardeau. «Un homme prêchait sur la souveraineté divine, dit-il, mais que signifiait cette vérité sublime pour un pauvre pécheur qui désirait savoir ce qu'il devait faire pour être sauvé ? Un autre homme, tout à fait remarquable, prêchait sans cesse sur la loi, mais à quoi servait-il de labourer la terre qui avait besoin d'être ensemencée ? Un autre encore prêchait de façon très pratique, mais ressemblait beaucoup à un officier qui aurait enseigné les manœuvres de guerre à une

compagnie de culs-de-jatte. Moi, je voulais savoir : Comment puis-je obtenir le pardon de mes péchés ? Et cela, jamais personne ne me le disait.»

Au mois de décembre 1849, une maladie contagieuse se répandit dans l'école de Newmarket, qui ferma temporairement ses portes. Charles rentra chez lui à Colchester pour y passer les fêtes de Noël. Dieu employa ce changement de circonstances pour amener au salut ce garçon en pleine recherche. L'histoire de la conversion de Spurgeon, bien que très connue, mérite bien qu'on la répète. Nous ne pourrons jamais faire mieux que d'utiliser ses propres termes.

«Il m'arrive quelquefois de penser que j'aurais pu rester dans l'obscurité et le désespoir jusqu'à aujourd'hui si Dieu, dans sa bonté, n'avait envoyé une tempête de neige un certain dimanche matin tandis que je me rendais à un certain lieu de culte. Je bifurquai dans une petite rue obscure et entrai dans une petite église méthodiste. Il y avait dans cette chapelle peut-être douze ou quinze personnes. J'avais entendu parler de ces Méthodistes Primitifs, qu'ils chantaient si fort qu'ils vous donnaient mal à la tête. Cela n'avait pas d'importance pour moi. Je voulais seulement savoir comment je pouvais être sauvé.

«Le prédicateur ne put venir ce matin-là, bloqué par la neige, je suppose. Finalement, un homme d'une grande maigreur, un cordonnier ou un tailleur ou quelque chose de cette sorte, monta en chaire pour prêcher.

«Il faut bien sûr que les prédicateurs soient instruits, mais cet homme, lui, était vraiment primaire. Il ne pouvait pas sortir de son texte pour la simple raison qu'il n'avait pratiquement rien d'autre à dire. Le texte disait : «Regardez à moi et vous serez sauvés, vous tous qui êtes aux extrémités de la terre !»

«Il ne prononçait même pas les mots correctement, mais cela n'avait pas d'importance. Il me semblait qu'il y avait dans ce texte une lueur d'espoir pour moi.

«Le prédicateur improvisé commença ainsi : C'est vraiment un texte tout simple. Il dit : «Regardez.» C'est pas trop compliqué de regarder. C'est pas comme lever le pied ou le doigt ; c'est juste : «Regardez.» Pas la peine d'avoir fait des études pour apprendre à regarder. Même si vous êtes le plus grand idiot du monde, vous pouvez regarder. Pas la peine de gagner des millions pour regarder. N'importe qui le peut, même un enfant.

«Mais voilà que le texte dit : «Regardez à moi.» Hé ! dit-il, avec son accent de l'Essex, beaucoup d'entre vous regardez à vous-mêmes. Mais ça ne sert à rien de regarder là. Vous trouverez jamais un réconfort en vous-mêmes. Certains disent, regardez à Dieu le Père. Non, regardez à lui plus tard. Jésus-Christ dit : «Regardez à moi.» Certains d'entre vous disent : «Nous devons attendre que l'Esprit fasse son œuvre.» Vous occupez pas de ça pour l'instant ; regardez à Christ. Le texte dit : «Regardez à moi.»

«Ce brave homme poursuivit alors de la façon suivante : «Regardez à moi ! Voyez les grumeaux de sang. Regardez à moi ! Je suis pendu au bois. Regardez à moi ! Je suis mort, enseveli. Regardez à moi ! Je suis ressuscité. Regardez à moi ! Je monte au ciel. Regardez à moi ! Je suis assis à la droite du Père. Oh ! pauvre pécheur, regarde à moi ! Regarde à moi !»

«Quand il eut réussi à délayer son discours pendant environ dix minutes, il arriva au bout de ses ressources. M'apercevant alors dans l'assistance, et je dois dire qu'avec si peu de gens dans la salle il devina aisément que j'étais étranger, il fixa son regard sur moi comme s'il connaissait la tragédie de mon cœur, il dit : «Jeune homme, tu as l'air très malheureux.» C'était vrai, mais je n'avais pas

été habitué jusque-là à ce qu'on me fasse des remarques sur mon apparence depuis la chaire. Quoiqu'il en soit, il s'agissait d'un coup bien envoyé que je reçus en plein cœur. «Et, continua-t-il, tu seras toujours malheureux - malheureux dans la vie et malheureux dans la mort - si tu n'obéis pas à mon texte. Mais si tu le fais aujourd'hui, au moment même, tu seras sauvé.» Puis, levant les mains en l'air, il cria comme seul un Méthodiste Primitif pouvait le faire : «Jeune homme, regarde à Jésus-Christ. Regarde ! Regarde ! Regarde ! Tu n'as rien d'autre à faire qu'à regarder et vivre !»

«Je vis tout de suite le chemin du salut. Je ne sais pas ce qu'il dit ensuite (je n'y prêtai guère attention) tant j'étais possédé par cette unique pensée. Je m'étais attendu à devoir faire trente-six choses mais, lorsque j'entendis de mot : «Regarde !», comme il me parut charmant ! Oh ! Je regardai, et je regardai presque à en perdre les yeux.

«En cet endroit et à cet instant précis, le nuage disparut, l'obscurité s'enfuit. À ce moment-là, je vis le soleil. J'aurais pu me lever à l'instant même et chanter, avec le plus enthousiaste d'entre eux, le précieux sang de Christ et la simple foi qui porte les regards sur lui seul. Oh, si quelqu'un m'avait dit auparavant : «Confie-toi en Christ et tu seras sauvé.» Pourtant, tout était sans aucun doute sagement ordonné et je puis dire maintenant :

«Depuis que par la foi je vis le flot
Qui coule de tes blessures ;
Je parle de l'amour rédempteur,
Et j'en parlerai jusqu'à ce que je meure... »

«Cet heureux jour, où je trouvai le Sauveur et appris à me cramponner à ses pieds adorés, jamais je ne l'oublierai. J'écoutai la Parole de

Dieu et ce texte précieux me conduisit à la croix de Christ. Je peux affirmer que je connus ce jour-là une joie absolument indescriptible. J'aurais pu sauter, j'aurais pu danser ; aucune extériorisation, même fanatique, n'aurait pu dépasser la joie de ce moment-là. Depuis, mon expérience chrétienne s'étale sur de nombreuses années, mais pas un seul jour ne m'a donné la plénitude de joie, le délice étincelant, de ce premier jour.

«J'aurais pu sauter de mon siège et crier avec le plus fanatique de ces frères méthodistes : «Je suis pardonné ! Je suis pardonné ! Quel monument de grâce ! Un pécheur sauvé par le sang !» Mon esprit vit ses chaînes brisées en mille morceaux. Je me sentis une âme affranchie, un héritier du ciel, pardonné, accepté en Jésus-Christ, arraché de la fosse de destruction et du borbier, mes pieds ancrés sur un roc et mon devenir bien établi.

«Dans les deux heures entre mon arrivée dans ce temple et mon retour à la maison, quel changement s'était produit en moi ! En regardant simplement vers Jésus, j'avais été délivré du désespoir et amené dans une telle joie que lorsque la famille me vit rentrer, on me dit : «Quelque chose de merveilleux t'est arrivé», et je brûlais de tout leur raconter. Oh ! Quelle joie ce jour-là chez nous, quand tous entendirent que le fils aîné avait trouvé le Sauveur et se savait pardonné !»

La conversion de Spurgeon fut le grand tournant de sa vie. Il était vraiment une nouvelle création. Ce terrible fardeau de conviction, qui si longtemps pesait sur lui, avait disparu et maintenant tout était nouveau devant lui.

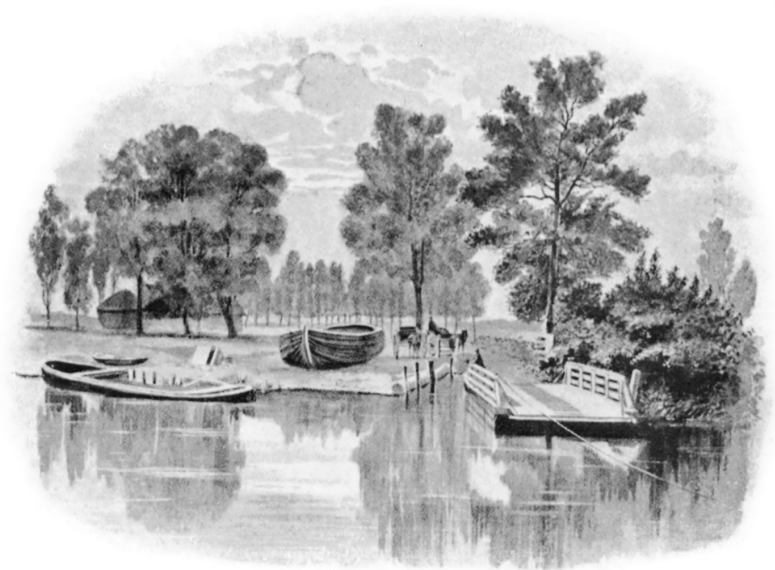
La souffrance par laquelle il passa eut, toutefois, un effet durable sur lui. Une prise de conscience de l'horreur extrême du péché s'enracina profondément dans son esprit, lui fit haïr l'iniquité et aimer de tout son cœur la sainteté. L'incapacité des prédicateurs

qu'il avait entendus à présenter l'Évangile d'une manière simple et directe, le poussa durant tout son ministère à expliquer aux pécheurs, dans chaque sermon et de la manière la plus directe et la plus compréhensible possible, comment être sauvé.

En outre, ces leçons ne valaient pas seulement pour l'avenir. Son amour pour Christ était si grand que, malgré ses quinze ans, il ne pouvait attendre pour faire quelque chose pour lui. Il s'employa à trouver des moyens de le servir, et de le servir tout de suite.



L'intérieur de la chapelle méthodiste de la rue de l'artillerie, où entra Charles Spurgeon le 6 janvier 1850, durant une tempête de neige, et où le Seigneur lui fit la grâce de se saisir du salut en Christ.



L'endroit au bord de la rivière Lark, où Spurgeon fut baptisé le 3 mai 1850



La chaumière à Teversham où, par une étonnante providence, le jeune Charles Spurgeon prêcha son premier sermon.

«Quand mon fardeau roula de mes épaules, que je mécriai :
«Jésus-Christ est à moi !», que je montai au sanctuaire
en cette aurore juvénile, il s'agissait bien d'un véritable
pardon, d'une possession de Christ. Chaque cantique
devenait un Psaume, je suivais avec attention chaque
prière ; ah, quelle ferveur dans la prière !

«Et de même, quand je m'approchais de Dieu dans le
silence et la quiétude ; pas de simulacre, ni de routine,
ni de corvée à accomplir. Je parlais vraiment avec mon
Père dans le ciel.

«Oh, combien j'aimais Christ, mon Sauveur alors !
J'aurais donné tout ce que j'avais pour lui ! Combien j'aimais
les pécheurs ! Tout jeune homme que j'étais, je voulais
prêcher et

«Proclamer aux pécheurs à l'entour,
Quel merveilleux Sauveur j'avais pour toujours.»

Charles Spurgeon,
Autobiographie, 1890